

135

Libération

Cinéma
Rithy Panh:
 le Cambodge,
 Duras et
 les Khmers
 Week-end, pages 19 à 31



Tabac
L'interdit
 ne coupe
 pas l'envie
 Page 12



Gaza
 Un jour
 de colère
 contre
 la guerre
 Page 8

SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 JANVIER 2009 | PREMIÈRE ÉDITION N° 8603 | www.libération.fr

Libération

Résister à la crise

Marchandages,
 désobéissance civile,
 autoréductions
 ou distributions de
 chariots : les Français
 inventent des
 stratégies solidaires
 pour se battre contre
 la vie chère.

Page 2



PHOTO KELLY HENKES/AGF

Décès de Donald Westlake : le polar rit noir Page 27

IMPRIMERIE EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Allemagne 2 €, Autriche 2,30 €, Belgique 1,40 €, Canada 3,95 \$, Danemark 22 Kr., DOM 2 €, Espagne 2 €, États-Unis 4 \$, Finlande 2,40 €, Grande-Bretagne 1,50 £, Grèce 2,20 €, Irlande 2,25 €, Israël 10 ILS, Italie 2 €, Luxembourg 1,40 €, Maroc 15 Dh., Norvège 25 Kr., Pays-Bas 2 €, Portugal (cont.) 2,10 €, Slovaquie 2,50 €, Suède 22 Kr., Suisse 2,90 Frs., TOM 300 CFP, Tunisie 1700 DT, Zone CFA 1 500 CFA.

M 001165 - 105 - F - 1,20 €

Tanger

Bagage artistique



Tanger, «ce paysage mental», selon l'écrivain américain William Burroughs. PHOTO BRUNO BOULELAL. AGENCE VU



Depuis toujours, la cité marocaine attire écrivains, peintres et intellectuels, fascinés par sa beauté et son atmosphère. Errance hivernale sur les traces de ses mythes.

TANGER, envoyé spécial
«Parmi tous ceux qui ont parlé de la ville, ou écrit sur elle, beaucoup ne l'ont vue qu'à travers leurs chimères [...] Tous ceux pour qui Tanger ne serait qu'un hapanar, une belle plage ou une maison de repos.» Rien de tel, avant toute errance dans le mythe que Tanger des artistes, que d'écouter le propos démystificateur d'un témoin acteur privilégié. Enfant, Mohammed Choukri avait fui la famine du Rif pour s'installer dans ce qui fut «zone internationale» entre 1923 et 1960. La vingtaine, l'auteur du Pain nu apprend à lire et à écrire, devient instituteur, et rencontre d'étranges intellos. Des beatniks, comme Allen Ginsberg, ou des énergumènes inclassables, tel Jean Genet. Attablé au café de Paris, place de France, le jeune Marocain observait, fasciné, cet enfant terrible (Genet) qui voyait Tanger comme «une sorte de tripot où les joueurs surchargeaient les plans secrets du monde». **Genet, Yourcenar.** Malgré le trafic incessant, le café de Paris a conservé son halo mystérieux et sa patine. On y sent les fragrances du jardin du consulat français, de style hispano-mauresque. En sirotant un thé à la menthe, on y admire l'élégance un brin arrogante des serveurs, comme dans une brasserie parisienne sélect. Chaque soir, écrivains et poètes continuent de s'y croiser et d'y refaire le monde. Comme s'ils voulaient entretenir la légende de ce «dernier endroit avant l'esil» par où sont passés, ou ont échoué, tant d'artistes. Ainsi

Jean Genet, baptisé «Sidi Gen», enterré à Larache, 60 km au sud de Tanger. Du café de Paris, comme pour remonter une source littéraire, on déambule sur le boulevard Pasteur. À côté d'un salon de thé où des légions de voyeurs matent les belles Tangéroises, surgit la façade en bois de la librairie des Colonnes. Même si le choix des livres n'est guère étendu, on y vient en pèlerinage littéraire, tant ce lieu a été (et demeure) une référence pour ceux qu'aimante Tanger. Un jour, Marguerite Yourcenar, qui passait devant par hasard,

Nejmu, où s'exprime une nouvelle génération de romanciers ou poètes, en bonne partie marocains. Comme Paul Bowles, il s'emploie à coucher par écrit des contes de Mohammed Mrabet, cet écrivain alphabète autochtone. «Je veux casser l'idée qu'il faut être mort pour bénéficier ici d'une reconnaissance et du statut d'artiste!»

Kerouac, Ginsberg. On peut poursuivre la balade sur le boulevard Pasteur, mais les nostalgiques risquent d'être déçus: le bar de la Grande Poste, ancien rendez-vous littéraire, n'est plus qu'un mauvais restaurant à tapas; et, non loin de là, le Negresco s'est mué en un anonyme boui-boui de kebabs. Autant rejoindre l'hôtel Rembrandt et ses vues imprenables sur la baie de Tanger, puis dévaler un dédale de ruelles débouchant sur l'hôtel Al Muniria. Au n°1 de la rue Magellan, une Musulmane parlant un bon français apparaît sur le seuil d'un édifice blanc aux grilles noirs. «Depuis cinquante ans, la porte d'entrée est fermée, les clients ont la clé», dit-elle. Le curieux est invité à monter aux étages. La femme nous précise que Jack Kerouac occupait la chambre n°4, Paul Bowles la n°1 et la 2 («même s'il était surtout de passage, et vivait plus dans la casbah»), Allen Ginsberg la n°5. Mohammed Mrabet y était veilleur de nuit, et savait bien sûr tout de la débauche de sexe (souvent de beaux adolescents) et de drogue dans laquelle s'étourdisaient les artistes beatniks. Dans l'Al Muniria, et

D'un regard, l'œil embrasse la cathédrale portugaise, l'église anglicane et la mosquée.

à vu son portrait posé en vitrine. C'est que le patron de l'époque, M. Geroff, tenait en haute estime l'auteur des *Mémoires d'Hadrien*. On raconte même qu'après avoir découvert, sur le site voisin de Lixus, une effigie de l'empereur romain, il navigua pour la remettre en mains propres à Marguerite Yourcenar, reclus dans son île américaine. Cette anecdote, et bien d'autres, nous est narrée par l'actuel libraire, le jeune Simon-Pierre Hamelin. Passionné par cette ville confluence, il se refuse à la voir sombrer en un cimetière littéraire. Il publie une revue trimestrielle,